

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Transit

Michel Lemaire

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1981). Transit. *Liberté*, 23(5), 27–35.

Transit

MICHEL LEMAIRE*

EXPOSITION

Les jeunes gens portaient sur leur T-shirt un mot
Picasso, sur les toiles, Ma Jolie, le Journal,
Bric-à-brac de verres et de guitares,
Les nouvelles à l'envers sur papier à musique,
« Oh ! this is a collage ! »
Derrière l'homme à la pipe, je bois la bohème
À la bouteille, et l'amour dans tout ça
Eau-de-vie couleur d'eau,
« On se téléphonera », c'est ça, le sept de cœur,
La pensée en habit d'Arlequin, corps nu,
La Méditerranée devant des yeux du nord,
Le visage fractionné par la pensée, un espresso
Washington Square, ma peur de traverser la rue,
Faire un pas de côté — nous danserons ensemble,
Les gris, les verts, la plume à la main.
Sabartés, vieux frère collé au mur,
Dans les salles des musées, une femme
Toujours m'a fait oublier les tableaux.

* MICHEL LEMAIRE est né en France en 1946 et il vit au Québec depuis 1954. Il a publié aux éditions Quinze, en 1976, un recueil de poèmes intitulé *l'Envers des choses*.

LE VOYAGEUR

J'ai dans mon sac
Le costume gris que je mettrai sur ma planète,
Le foulard noir de ma jeunesse
Et des tanguos courbés par le désir.
Des oranges qui giclent sur l'éternité,
Une terrasse qui donne sur un parc à l'anglaise,
Un lac de septembre,
Le souvenir d'un soutien-gorge,
Un soleil rouge qui titube sur une route
Après une nuit d'attente,
Des éclats de mica dans des yeux de servante.
Des bravades et des cages,
Des arbres, des coquillages,
Des déchirements de soie.
La chair des sentiments, des confettis,
Des anges féminins aux robes transparentes,
Un marabout déçu, un cosmonaute,
L'ouïe du révolutionnaire qui a pensé pluvieuse,
Un divan, des valises,
Une source d'eau glacée,
Une orfraie amicale,
Des œillets qui se fanent dans un boudoir fané.
Une jonque qui zigzague parmi les mers du Sud,
L'Orient-Express en son temps,
Un dandy qui revient pour s'ennuyer.
Un dictionnaire de rimes, des rimes,
Un Paris-Brest, la main leste et française,
Des feux dans le brouillard, la pluie
Sur un kakémono,
Des absences incrustées,
La connaissance du néant.

Un hôtel minable, une lampe pour lire,
Des frères qui sont morts en mangeant leurs sonnets,
De la fragilité, un chat, une rapière,
Une toile d'araignée, une plage normande
Où l'on m'a dit je t'aime,
Son sable et ses herbes dans le vent.
Des jupes courtes et britanniques,
Des jupes longues et cavalières,
Un jeu de cartes neuf, une guitare brisée,
Une liste d'adresses où j'ai habité,
Un professeur endormi qui parle de Verlaine
Et lorgne ses étudiantes.
Un masque, des échasses, une bouteille de scotch,
Des armoiries effacées, un rêve, des manières,
L'idée fixe, au plafond,
Que je mourrai sans vivre.

LES MALLES DU HASARD

Baudelaire au Sahara, ta malle sur le dos,
Larguant dans le brouillard des équations
Déchirées, ton astrolabe et ta bile.
Et tout ce que l'on voit par les fausses fenêtres,
Une table de baccara, des jades,
Un jeune homme fashionable,
De longues filles nues sur un toit de Ridgewood,
Les déserteurs de l'intérieur,
La perfection totalitaire, la fin et les moyens,
Des tubéreuses, une redingote,
Venise dans sa lumière,
Les traverses de grisaille
Et la mélancolie des ordinateurs.

Lorsque tu avais bu, tu disais de belles choses,
Misérable, j'imagine ce que ça pourrait être !
Les échassiers dactylographes classent leurs fiches,
Les dragons entrent dans la ville,
Et si la réalité allait dérailler ?
Des cercles de fusain, des cachets, des caresses,
Tu te perds dans les yeux d'une danseuse immonde,
Baudelaire, pauvre ami, pèse tes parfums,
La bêtise nous tuera bientôt.
Du noir partout, pourtant le livre
Se défait, comme un prétexte,
Comme une amande écrasée
Et la part de mort dans ta tête.

Baudelaire, Baudelaire, le griffon,
Les fiancés dénudés dans leur premier lit,
Colin-maillard, les lieutenances,
Le vent qui buffe sous la porte,
Sais-tu les passer, sous silence
Et dans le velours, et ton flacon débouché
Et l'horreur de Bruxelles,
La lâcheté des habitudes,
Les éraflures d'émeraude,
Sais-tu ce que je cherche entre ces mots de paille,
L'affranchissement de la pesanteur
Ou les couleurs du sud ?
Non, rien,
Tout cela a si peu de sens.

ARDOISE

Je ne demande rien.
L'île du Pacifique, le cotre flottant sur le rêve
D'où plonge une apparition, l'étoile de mer
Dans une bouteille sous un toit sous la pluie
Dans les faubourgs du nord, dans le gris,
Je ne demande rien,
Une kasba de terre cuite au soleil, la magie
D'une oasis au-delà des rocailles,
Une femme de seize ans qui devine
Ce qu'elle veut, froissant sa jupe, un mot,
Une comptine sous les marronniers,
Septembre et ses passages en théories
D'enfants jetés à la rivière, tu te souviens
Du château, je ne demande rien,
Transmutation des jours, de la mélancolie,
Et mon île, comme ça, au milieu de la ville,
Je ne demande rien.

LE VOLEUR D'EAU

Comme dans un film — l'ombre qui coule sur les murs
Sans pouvoir éviter la Vieille-Lanterne,
Des masques bousculant les personnages,
Le gâchis de la bruine devant la gare fermée,
Léo Ferré gueulant dans la mitraille.
Une femme s'en va sans hâte et sans regard
D'un café, d'un vin chaud, le temps
Passe derrière le poêle, et novembre,
Dans l'escalier, le fiancé efface son profil.
« Et comment fera-t-on pour payer ces impôts ? »
« Il va neiger, je vous le dis. » — « Quel temps ! »
Dans un coffret étanche, il a caché on-ne-sait-quoi
Car il part lui aussi, mais pour le Kamtchatka.
Sur le comptoir, la clepsydre
Ne fait pas tic-tac.

CAVALIER SEUL

Tu marches dans la nuit, chauve-souris au poing,
Sans cheval, sans eau et sans boussole,
Car tu n'es pas de ceux qui confondent plume et boussole,
À cheval malgré tout, tu marches dans la nuit,
Dans le parfum des arbres, dans le souffle des villes,
Dans le béton, dans le sable, dans la mer,
Notant ton chemin, rien que ton chemin,
Comme un papier froissé dans ta main,
Comme un trésor à retrouver dans tes fontes.
Tu avances toujours et toujours sans chemin,
Sans cheval et sans eau.

ROUTE DE NUIT

La nuit te monte des entrailles.
Les sirènes des ambulances préviennent-elles les vivants
Ou annoncent-elles la panique aux moribonds ?
La grimace dans la glace est celle de la charogne,
Tu sais qu'il n'y a rien,
Que de la viande qui se survit
Et des bulles qui bouillonnent dans ton crâne.

Regarde, regarde ta tête qui coule dans le brouillard,
Aucun amour ne te retrouvera plus
Si loin, le temps a glissé
Sur ton dos, sur ton ventre,
L'amour est morte, comme disait l'autre,
Et tu te survivras misérable
Petit professeur de province.

Le brouillard monte, vois comme il monte,
Tu le traverses en coupé sport,
Vitres fermées, Pink Floyd à la radio,
En espérant que la route se prolonge.
Parce que la plage n'existe pas, ni le port après la mer,
Ni le théâtre du bonheur, ni le matin,
Ni ces fleurs qui ont des yeux
Et qui parlent et qui fredonnent.

Les réverbères se penchent pour te consoler,
Le mot la mort revient sans cesse sur tes lèvres
Alors que ce n'est pas ce que tu cherches.
Le pied sur l'accélérateur, dans la nuit,
Tu ne vois rien, tu ne vois rien.